

Langage mythique et ordre social : le discours du "Heimatschutz" à ses débuts

Autor(en): **Le Dinh, Diana**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **86 (1991)**

Heft 3

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-175497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le discours du «Heimatschutz» à ses débuts

Langage mythique et ordre social

par Diana Le Dinh, Lausanne



Parmi les valeurs mises au premier rang par le «Heimatschutz» au temps de sa fondation, il y avait d'abord la vie paysanne. In den Wertvorstellungen der heimatschützerischen Gründerzeit stand das ländlich-bäuerliche Leben an vorderster Stelle (Archivbild des SHS mit Bauernhaus im Pays d'Enhaut).

Le principe de protection autour duquel le «Heimatschutz» structure son discours ainsi que son action peut être vu de prime abord comme la réponse à l'évolution suivie par la société capitaliste et libérale, dont la «destruction du patrimoine» constitue ici l'expression paradigmatique. Il est cependant essentiel, si l'on cherche à saisir tous les enjeux du mouvement, de dépasser ce dualisme destruction/conservation, dont l'articulation est trop souvent présentée comme une évidence.

On attribue en effet fréquemment à la naissance du «Heimatschutz» une origine monocausale, celle d'une réaction «obligée» à la «vague industrielle du siècle dernier, [avec] toutes les atteintes qu'elle entraînait dans la nature, les villes et les villages»¹. Or la conservation, en tant que notion réfléchie, ne va pas de soi, ni ne procède d'un ordre naturel des choses. Il s'agit au contraire d'un concept historique-

ment déterminé, dont le contenu et la valeur diffèrent selon les époques².

Renversement des valeurs

Ainsi au moyen âge et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sauf exception, la présence symbolique du passé affranchit du souci de sa conservation matérielle, comme le montre l'exemple de Saint-Pierre de Rome. En 1505, le pape Jules II décide de détruire l'église

se construite par Constantin douze siècles plus tôt, pour la remplacer par un édifice mieux adapté à l'esprit de l'époque. Cet acte ne soulève aucun émoi ni aucune résistance: l'église est vue comme une entité indestructible dont l'apparence physique pouvait être modifiée sans que son essence soit atteinte. A partir de la Révolution française, en France et en Europe, le concept change et acquiert une si-

gnification particulière avec l'avènement d'une politique de conservation fondée sur l'accès universel au patrimoine culturel de la nation. Au XIX^e siècle, la formation et la préservation du patrimoine historique, dont la bourgeoisie se pose en héritière et détentrice, se mettent au service d'un projet pédagogique, contribuant à la création et au renforcement de l'identité nationale et à la célébration de la patrie. L'apparition de musées publics constitue une des manifestations emblématiques de cette nouvelle appréhension du passé, qui, pendant plusieurs décennies, reposera essentiellement sur une démarche classificatoire et accumulative, et sur une conception «scientifique» de la conservation développée dans les socié-

tés d'histoire et d'archéologie. La notion de destruction ne s'inscrit vraiment dans un rapport dialectique avec le principe de sauvegarde que vers la fin du XIX^e siècle. Alors que dans les années 1830–1840 encore, la démolition des fortifications médiévales dans plusieurs villes de Suisse (à Zurich en 1833, à Berne en 1834, à Genève en 1849), symbole de la victoire du libéralisme, est perçue comme un progrès et un gage d'ouverture et de développement, vers 1900, par une sorte de renversement des valeurs, dans certains milieux du moins, le progrès devient un facteur décrié de destruction et l'objet d'une stigmatisation de plus en plus virulente.

Optimisme et pessimisme

Ce fléchissement face au credo qui a constitué le support idéologique de la société libérale pendant tout le XIX^e siècle, l'idée de réalisation du bien-être de l'humanité par le développement de la science et de l'industrie, est caractéristique de ce qu'on a désigné par l'expression «esprit fin-de-siècle». En effet, un climat de pessimisme et d'incertitude s'était instauré dans le sillage de la grande dépression, qui, commencée en 1873 avec le krach de Vienne, avait fortement ébranlé la confiance en la continuité du progrès. Ce désarroi moral et culturel se doublait de l'inquiétude éprouvée par la bourgeoisie devant la montée du mouvement ouvrier – qui s'était doté d'une organisation nationale par la création du Parti socialiste suisse en 1888 –, la multiplication des grèves et l'émergence d'une société de masse. Parallèlement, la période 1890–1914, marquée par une reprise économique dynamique, atteint un sommet de croissance jamais égalé jusqu'alors, qui aiguise les contradictions et alimente la critique à l'égard des méfaits du capitalisme. Le secteur secondaire, qui connaît un processus de concentration du capi-

tal aussi bien que de la production, voit ses effectifs gonfler considérablement; en 1910, les travailleurs d'industrie représentent 44,9% de la population active, alors que les paysans ne sont plus que 31%. Corrélativement au formidable essor démographique qui caractérise cette époque et au gonflement de la proportion des étrangers résidant en Suisse³, une forte poussée urbaine porte à 3,6% le taux de croissance des villes de plus de 10000 habitants, dans lesquelles se concentrent désormais 26% de la population⁴. Cette situation, qui se solde par un important dépeuplement des villages, contribue à alimenter les phantasmes de la bourgeoisie à l'égard des classes dites dangereuses et du grouillement des masses anonymes dans les grandes villes.

Véhicule de critique

Dans ce contexte, le «Heimatschutz» apparaît comme le véhicule d'une critique de la société, dont le projet esthétique – lutter contre «l'enlaidissement de la Suisse» – se donne à lire comme une sorte de remise en cause du système global dominant – l'ordre capitaliste et libéral, l'esprit de profit et de compétition, l'éclatement de la société en deux classes antagonistes, etc. De

fait, le mouvement, en tant que phénomène, n'est pas dénué d'ambiguïté. Ainsi, il émane d'un groupe formé essentiellement de représentants de professions libérales, d'universitaires, de professeurs, autrement dit de personnes qui, d'un point de vue sociologique, se rattachent à la bourgeoisie, principale bénéficiaire de l'évolution économique et sociale qui se voit ici contestée. Au fond, le «Heimatschutz» s'inscrit au cœur même des contradictions du système capitaliste: réaction aux agressions «physiques» de la modernité sur le «visage aimé de la patrie», il va fournir, par ses nouvelles références culturelles célébrant la tradition, l'harmonie et l'authenticité, un langage d'ordre et d'intégration, et un remède aux tensions internes symbolisées par la lutte des classes et l'atomisation de la société. Ses valeurs imprèneront le climat idéologique de l'Entre-deux-guerres, tourné vers l'exaltation de la ruralité, du monde paysan et du terroir⁵.

L'architecture au premier rang

Si le programme du «Heimatschutz» comprend des actions aussi variées que la défense du patrimoine architectural, la protection des sites, la lutte

contre la réclame, la préservation des us et coutumes et le soutien de l'artisanat local, l'architecture figure cependant au premier rang de ses préoccupations. Aussi la «grammaire» formelle privilégiée par le mouvement reflète-t-elle plus particulièrement son système de valeurs et ses options idéologiques. Reposant sur l'exaltation de l'architecture vernaculaire, elle vise à bannir toute influence extérieure et toute marque de cosmopolitisme, qui risqueraient de compromettre l'esprit national. Ce rejet, souvent fortement teinté de xénophobie, de tout ce qui est «étranger au pays», constitue le contre-pied d'une quête d'authenticité, qui puise ses références dans la défense du régionalisme et de la tradition. En effet, la région, réservoir de particularités par excellence, est vue comme un gage d'originalité et de variété, et le pittoresque qui en découle, meilleur rempart contre la banalité tant stigmatisée par le «Heimatschutz», comme l'expression première d'une véritable architecture nationale.

D'autre part, le recours à la tradition en tant que promesse d'authenticité et d'harmonie se nourrit d'une vision du passé qui pare celui-ci des attraits idéalisés d'un âge d'or disparu. Ce temps regretté, qui coïnci-



La concentration de puissance capitaliste, telle qu'elle se manifestait au temps de l'industrialisation, déplaisait fort au «Heimatschutz».

Die kapitalistische Machtbalung, wie sie sich während der Industrialisierung äusserte, war dem Heimatschutz ein Dorn im Auge (Bild Eidg. Archiv für Denkmalpflege).

de avec l'époque pré-capitaliste et pré-industrielle, trouve sa manifestation emblématique dans le travail artisanal, et évoque une ère de solidarité, par opposition à l'éclatement de la société moderne placée sous le signe de la concurrence et du laissez-faire. Cette conception du monde, imprégnée de non-contemporanéité, trouve dans le mythe un outil privilégié, par le biais duquel les contradictions et les enjeux véritables de la société capitaliste se voient contournés ou évacués.

Exaltation de la ruralité

Le respect des formes léguées par le passé et ancrées dans la région prôné par le «Heimatschutz» dans sa définition d'une architecture authentique se double d'une valorisation de la nature et de son «langage». Selon un système d'associations symboliques, des règles esthétiques sont ainsi déterminées, qui privilégient la courbe par rapport à la ligne droite, jugée rationnelle et artificielle, ou des matériaux comme le bois et la pierre au fer, au béton ou à l'éternité, particulièrement décrié.

Cette hiérarchisation des valeurs obéit à un besoin d'ancrage dans le terroir, qui écarte toute manifestation perçue comme non organique et étrangère, donc menaçante. L'idéal d'enracinement se place dès lors au cœur des préoccupations du «Heimatschutz», et va faire du village, en tant que forme d'organisation sociale traditionnelle et «préservée» de la modernité et des «haines révolutionnaires», le lieu par excellence de l'harmonie et de la pureté. Corrélativement, la figure du paysan s'impose comme l'expression ultime de l'authenticité suisse. Cette exaltation de la ruralité se fonde essentiellement sur la volonté de dépasser les conflits sociaux et le principe de lutte des classes⁶, par l'attachement à la terre et le développement du sentiment national. Dans cette perspective, le «beau», en tant que «source

d'amour patriotique», va être investi d'un rôle essentiel. En outre, selon une conception propre aux théoriciens de l'art pour tous, l'esthétique, liée à la morale et donc aux questions sociales, constitue un facteur d'ordre et d'intégration. Sa propagation la plus large dans la vie de tous les jours – par le déploiement d'une culture du logement par exemple – représentera une des tâches principales du Heimatschutz, pour lequel un environnement beau et harmonieux demeure le meilleur instrument de relèvement social.

Immobilisme

L'action du «Heimatschutz» repose sur une définition bien spécifique du beau et de l'authentique, faisant appel aux notions de tradition et d'ancrage dans le terroir, mue par une volonté d'harmonie et de dépassement des conflits. Par le rejet de tout ce qui ne s'inscrit pas dans l'héritage du sol et du passé, elle révèle ainsi un système de pensée qui privilégie le repli et l'immobilisme, alimentant le mythe d'une essence éternelle de la patrie.

¹ Cf. le Bulletin du Heimatschutz, numéro spécial pour les 75 ans de la Ligue, 1980, ou encore Robert Imholz, «Die Zuständigkeiten des Bundes auf dem Gebiet des Natur- und Heimatschutzes», in Schriftenreihe zur Orts- und Landesplanung, no 25, juin 1975, Zurich.

² Cf. à ce propos Marc Guillaume, *La Politique du patrimoine*, Paris, Ed. Galilée, 1980.

³ En 1900, celle-ci se monte à 12%, et en 1910 à 15%; ce pourcentage est de loin le plus élevé d'Europe.

⁴ En 1850 elles ne rassemblaient que 6% des Suisses.

⁵ Cf. l'article de H. U. Jost, «Politique culturelle et valeurs nationales», in *Peuples inanimés avez-vous donc une âme? Images et identités suisses au XX^e siècle*, Etudes et mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne, collection dirigée par le Prof. H. U. Jost, tome VI, Lausanne, 1987.

⁶ 1905, année de la fondation du Heimatschutz, est aussi celle où le nombre des grèves atteint son paroxysme (plus de 950).

Der Heimatschutz in seinen Anfängen

Zwischen Mythos und Sozialordnung

von Diana Le Dinh, Lausanne (Zusammenfassung)

Die Prinzipien des Heimatschutzes können zunächst als Antwort an die durch die kapitalistische und liberale Gesellschaft ausgelöste «Zerstörung der Heimat» betrachtet werden. Es ist allerdings nötig, diesen Dualismus zwischen Zerstörung und Erhaltung zu überwinden, will man alle Einsatzebenen der Bewegung erfassen.

Häufig wird die Geburt des Heimatschutzes einzig auf die Reaktion der industriellen Welle des letzten Jahrhunderts mit all ihren der Natur, den Städten und den Dörfern zugefügten Wunden zurückgeführt. Schutz entsteht aber nicht aus sich selbst; er ist geschichtlich bedingt, und dessen Inhalt und Wert unterscheidet sich je nach Epoche. So befreite man sich vom Mittelalter bis gegen Ende des 18. Jahrhunderts von der Sorge um die materielle Erhaltung der Vergangenheit, wie etwa der 1505 beschlossene Abbruch der von Konstantin erbauten Basilika und dem dafür im Geist der Zeit erstellten neuen Petersdom zeigt. Von der Französischen Revolution an wurde die Kulturgütererhaltung zur staatlichen Angelegenheit, während sie im 19. Jahrhundert pädagogische Ziele zur Verstärkung der nationalen Identität verfolgte und sich auch in der Entstehung öffentlicher Museen sowie wissenschaftlicher, historischer und archäologischer Vereinigungen ausdrückte. Demgegenüber wurde noch 1830–1840 die Schleifung mittelalterlicher Stadtmauern in mehreren Schweizer Städten als Fortschritt gefeiert, bis dieser gegen die Jahrhundertwende – zumindest in gewissen

Kreisen – in Verruf geriet und sich Pessimismus und Ungewissheit breit machten. Der bis anhin beispiellose Wirtschaftsaufschwung von 1890–1914 spitzte die Widersprüche zu, schürte die Kritik angesichts der kapitalistischen Machtballung, während das starke demografische Wachstum die Städte über 10000 Einwohner rasch ausdehnen liess, dieweil sich die Dörfer entvölkerten.

In diesem Zusammenhang erscheint der Heimatschutz als gesellschaftskritischer Motor, dessen Kampf gegen die Verschandelung der Schweiz in dessen der Zweideutigkeit nicht entbehrt. So geht er einerseits aus einer Gruppe von vorwiegend Freiberuflern und Akademikern hervor, die dem Bürgertum nahestehen und von der wirtschaftlichen Evolution profitieren, verschreibt sich aber andererseits der physischen Aggression der Moderne gegen das «geliebte Bild der Heimat». Seine Wertvorstellungen sind stark durchtränkt vom ideologischen Klima der Zwischenkriegszeit, welche das Ländliche, Bäuerliche und die (heimatliche) Scholle besingt. Obwohl das Programm des Heimatschutzes verschiedenartigste Tätigkeitsgebiete umfasst, steht die Auseinandersetzung

mit der Architektur doch im Vordergrund. Diese wird geprägt von einem Geist, der die regionale Architektur verherrlicht und jeden fremden und kosmopolitischen Einfluss verbannt, der das Nationalgefühl kompromittieren könnte. Andererseits nährt sich der Rückgriff auf die Tradition, die für Authentizität und Harmonie bürgt, von einer Vision der Vergangenheit als eines veridealisierten, aber verschwundenen goldenen Zeitalters, das mit der vorkapitalistischen und vorindustriellen Epoche zusammenfällt, sich im Handwerk ausdrückt, als Antwort auf den Ausbruch der Moderne nach Solidarität ruft und im Mythos ein bevorzugtes Instrument findet.

Der Respekt vor der Vergangenheit entlehnten Architekturformen verstärkt sich noch durch die Bewertung der Natur und ihrer Sprache, was sich niederschlägt in ästhetischen Regeln, die den Bogen der als künstlich erachteten Geraden, das Holz und den Stein dem Eisen, Beton oder dem Eternit vorziehen. Diese Hierarchisierung der Werte folgt dem Bedürfnis, sich in der (heimatlichen) Scholle und im Dorf, als traditioneller Form des Zusammenlebens und als Ort der Harmonie und Reinheit, zu verankern. Die Verherrlichung des Ländlichen wurzelt vor allem im Willen, die sozialen Konflikte und den Klassenkampf der Industriegesellschaft zu überwinden und durch die Bindung an den Boden ein Nationalgefühl zu entwickeln, bei dem das Schöne als Quelle heimatlicher Liebe eine wesentliche Rolle spielt und zu einem der wichtigsten Anliegen des Heimatschutzes wurde. Dessen besondere Definition des Schönen und Authentischen, welche alles ablehnt, was nicht dem Erbe und der Vergangenheit verpflichtet ist, enthält sich somit als Denksystem, das den Rückzug und den Immobilismus bevorzugt, indem es dem Mythos einen Anstrich von Ewigkeit verleiht.



Beim Heimatschutz der ersten Stunde verpönt: «Geraden» jeder Art – hier als Brückenneubau in Lausanne (Bild Eidg. Archiv für Denkmalpflege).

Honnie du «Heimatschutz» des premiers temps: la brutale «géométrie», comme celle de ce nouveau pont de Lausanne.

Der Heimatschutz und die zeitgenössische Architektur

Im Wechselbad von schön und hässlich

von Prof. Stanislaus von Moos, Universität Zürich

Was gute und was schlechte Architektur ist, hat den Schweizer Heimatschutz (SHS) von Anfang an beschäftigt. Das Urteil darüber unterlag aber im Laufe seiner Geschichte verschiedenen Schwankungen. Der folgende Beitrag skizziert diese anhand eines auf Tonband aufgenommenen und hier von der Redaktion gerafft wiedergegebenen Vortrages an der SHS-Tagung von Ende Mai 1991.

Nachdem die Veranstaltung über «Heimatschutz und heutige Architektur» ausgerechnet im Basler St. Alban-Tal stattfindet, liegt es nahe zu vermuten, dass mit heutiger Architektur etwas ganz Bestimmtes gemeint ist, nämlich moderne Architektur, wie sie etwa von den Architekten Steib, Diener oder Alder geschaffen wird. Damit beabsichtigt ist wohl, den Sinn für das gar ausgeleierte «neue Bauen in alter Umgebung» zu

fördern. Jedermann scheint zu wissen, was damit gemeint ist, nämlich der Mut zum Heutigen im Rahmen des selbstverständlich übergeordneten Respektes für das Alte. Der Verdacht, es könnte bei der Tagung vorab darum gehen, den Heimatschutz wieder einmal trotz allem anhaftenden Hinterwälderischen und Folkloristischen zu befreien und ihn ins Fahrwasser der kulturellen Aufgeschlossenheit zu manövrieren, mag zwar unbegrün-

det sein, drängt sich aber dennoch auf.

Schreckbilder zuhaufl

Als Historiker fühle ich mich verpflichtet, die Architekturproduktion der Gegenwart zunächst einmal in ihrer Gesamtheit zur Kenntnis zu nehmen, also das Hässliche und das Schöne oder das, wofür es der Heimatschutz hält und das bekanntlich in der Geschichte dieser Institution beträchtlichen Schwankungen unterlag. Eine erste, gewissermassen kanonische Sicht des Problems findet sich im 1904 erschienenen Buch «Augen auf – Schweizer Bauart in alter und neuer Zeit», worin es heisst: «Möge es vereinten Bestrebungen gelingen, die drohende Überschwemmung des Hässlichen wenigstens einigermaßen einzudämmen und unsern Zeitgenossen den Weg zur Schönheit zu weisen. Das beste Mittel, diesen edlen Zweck zu erreichen, ist, so glauben wir, wenn wir das zerrissene Band mit der heimischen Überlieferung in der Baukunst wiederherzustellen versuchen, um so der Liebe zu einem einfachen, logischen und gesunden Stil zur Auferstehung zu verhelfen.» Die Verfasser